

Elinor Ostrom

Discours de Stockholm

En réception du Nobel d'économie 2009

**Préface de
Benjamin Coriat**

INTERVENTIONS



Dans la collection **interventions**

Patrick Radden Keefe

Addiction sur ordonnance : La crise des antidouleurs

Traduit de l'anglais par Claire Richard

ISBN 978-2-915825-90-9 – janvier 2019

César Rendueles & Joan Subirats

La cité en communs

Des biens communs au municipalisme

Traduit de l'espagnol par Alain Ambrosi

ISBN 978-2-915825-96-1 – novembre 2019

Dans la collection **Société numérique**

Zeynep Tufekci

Twitter & les gaz lacrymogènes

Forces et fragilités de la contestation connectée

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Lemoine

ISBN 978-2-915825-95-4

Catalogue complet : <https://cfeditions.com>

Édition originale :

Beyond Markets and States:

Polycentric Governance of Complex Economic Systems

https://www.nobelprize.org/uploads/2018/06/ostrom_lecture.pdf.

Texte de l'allocation reproduit avec l'autorisation du Comité Nobel.

Préface de Benjamin Coriat publiée sous licence CC by-nc.

Ouvrage publié sous licence édition équitable

(<http://edition-equitable.org>).

ISBN 978-2-915825-99-2

Collection **interventions** – ISSN 2677-9501

C&F éditions, janvier 2020

35 C rue des rosiers – 14000 Caen.

Elinor Ostrom

Discours de Stockholm

En réception du Nobel d'économie 2009

**Au-delà des marchés et des États :
la gouvernance polycentrique
des systèmes économiques complexes**

Traduit de l'anglais par
Jay Demazière et Hervé Le Crosnier

Préface de Benjamin Coriat

interventions

C&F éditions

Janvier 2020



Photo U. Montan – © The Nobel Foundation.

Elinor Ostrom en quelques mots

Naissance : 7 août 1933 à Los Angeles, Californie.

Décès : 12 juin 2012, Bloomington, Indiana.

Au moment de son décès, Elinor Ostrom était chercheuse à l'université de l'Indiana à Bloomington et à l'université d'État de l'Arizona à Tempe.

Elinor Claire Awan est née à Los Angeles, Californie, dans une famille à faibles revenus. Elle a étudié les sciences politiques à l'UCLA (Université de Californie à Los Angeles) et a reçu son doctorat en 1965. Elle a ensuite travaillé à l'université de l'Indiana à Bloomington. Elle a épousé son collègue politiste Vincent Ostrom en 1963.

Le prix de la Banque de Suède en mémoire d'Alfred Nobel lui a été accordé pour « *son analyse de la gouvernance économique, notamment des communs* ».

Pour les jurés du prix, sa contribution porte sur « *la mise en cause des points de vue traditionnels en montrant comment des propriétés locales peuvent être gérées avec succès par les habitants sans privatisation ni régulation par des autorités centrales.* »

Les économistes ont longtemps et unanimement pensé que les ressources naturelles partagées et ouvertes seraient surexploitées et détruites à terme. Elinor Ostrom a prouvé qu'il n'en était rien par des études de terrain sur la façon dont les communautés locales géraient les réservoirs communs de ressources tels que les prairies, les zones de pêche ou les forêts. Elle a montré que lorsque des utilisateurs étaient présents simultanément, au fil du temps des règles s'établissaient sur la meilleure manière de protéger et d'utiliser ces ressources de façon à la fois économiquement et écologiquement soutenable ■

Note des traducteurs

Il n'existe pas de traduction usuelle de l'expression *Common-Pool Ressources* (CPR). Nous avons choisi de traduire celle-ci par *réservoir commun de ressources*.

En utilisant cette notion, Elinor Ostrom voulait décrire des systèmes dans lesquels un ensemble global contient des unités séparables qui font l'objet de l'activité humaine. Par exemple, un milieu naturel (étang, forêt, alpage...) dans lequel les humains ont identifié des unités économiques (poissons, bois, pâture...). Le concept désigne également des ensembles de même type construits par les humains (bibliothèque, orbite géostationnaire, web...) dont la valeur économique, sociale et culturelle réside dans les objets unitaires qu'on y trouve (livres, satellites, sites internet...).

La traduction par *réservoir* nous semble la plus à même de décrire cette nuance entre le milieu et les unités séparables qui s'y trouvent, car si l'on se focalise sur les unités exploitables (ressources), on risque de négliger le milieu et de le mettre en danger. C'est le réservoir lui-même qui est l'enjeu commun.

Table des matières

Elinor Ostrom en quelques mots p. 5

Préface de Benjamin Coriat

Écouter Ostrom p. 8

Elinor Ostrom

Au-delà des marchés et des États p. 36

La gouvernance polycentrique des systèmes économiques complexes

Discours de Stockholm en réception
du Nobel d'économie 2009

Elinor Ostrom

Une vie de recherche p. 110

Écouter Ost

Préface de

Benjamin Coriat



Benjamin Coriat est professeur émérite de sciences économiques à l'université Paris 13. Ses domaines de recherche couvrent l'économie industrielle et de l'innovation, l'économie des institutions et l'économie de l'entreprise. Ses recherches se sont centrées sur l'économie des communs et des biens communs, sujet sur lequel il a notamment publié deux ouvrages : *Le retour des Communs* et *Vers une République des Biens Communs*. Il a été chroniqueur économique à France Inter.

rom

En attribuant à Elinor Ostrom le prix 2009 de la banque de Suède – désigné aussi souvent comme «prix Nobel d'économie» – les membres du jury ont effectué un double et remarquable choix. D'abord et bien sûr cela devait être noté avant tout, pour la première fois, le prix est attribué à une femme. Ni Joan Robinson, ni Edith Penrose, pour ne citer que ces deux cas, n'avaient eu cet honneur. Rendons donc cet hommage à Elinor Ostrom : grâce à elle le totem, qui veut qu'un grand contributeur à la connaissance scientifique en économie soit nécessairement un homme, a été abattu¹.

Ensuite, et cela aussi est fort remarquable, Elinor Ostrom lauréate du «Nobel d'Économie» n'est pas économiste de formation. Considérée par l'Académie comme «politiste», elle a tout au long de sa vie de scientifique hautement revendiqué qu'aucune étiquette disciplinaire spécifique ne lui soit associée. Sa méthode, n'a-t-elle cessé de clamer, est «transdisciplinaire». Comme nous le verrons, il s'agit là d'un trait marquant et distinctif de son œuvre. Un caractère attesté par les innombrables signatures collectives de nombre de ses travaux, avec des auteurs et des au-

trices de formations les plus diverses. Mieux encore, on peut sans risque d'erreur soutenir que dans cette transdisciplinarité revendiquée réside sans doute le secret de la pertinence et de la nouveauté souvent radicale de ses apports.

Récompenser (enfin) une femme et distinguer les travaux d'un non « professionnel de la profession » : dont acte, sur ces deux points le jury a fait acte novateur. Ce qu'il n'a sans doute pas anticipé c'est à quel point son choix, au-delà des travaux signés par Elinor Ostrom, était porteur d'avenir et de transgression. Car comme nous allons tenter brièvement de le montrer, au-delà de l'apport que l'on peut et doit accorder aux travaux d'Ostrom eux-mêmes, pris à la lettre pourrait-on dire, le champ (ré-)ouvert par elle et qui est constitué par l'étude des « communs » et des « biens communs » connaît aujourd'hui un dynamisme et un essor tel qu'il est en passe, si ce n'est déjà fait, de devenir l'un des grands paradigmes de la recherche du XXI^e siècle.

Elinor Ostrom en effet n'est pas grande seulement parce qu'elle-même nous a livré directement. Au-delà de ses contributions propres, son ombre portée nourrit aujourd'hui, à travers les travaux portant sur les communs, un renouveau de la pensée dans un vaste ensemble de disciplines.

Dans cette préface, nous voudrions d'abord revenir sur celles de ses contributions qu'elle considère elle-même comme essentielles, et donner ainsi aux lecteurs quelques points de repère, avant de nous concentrer sur la manière dont ses travaux sur les communs ont ouvert la voie à un programme de recherche d'une extraordinaire fécondité, aujourd'hui toujours en phase ascendante. Il s'agit en somme d'écouter Ostrom dans ce qu'elle a directement à nous dire comme, bien au-delà d'elle-même, dans les empreintes multiples que son œuvre imprime dans la recherche contemporaine sur les communs.

Elinor Ostrom telle qu'en elle-même

Écoutons d'abord Ostrom et ce qu'elle a choisi de présenter dans son discours de Stockholm comme constituant l'essentiel de sa contribution. Toute allocution au banquet Nobel lors de la remise du prix a ceci d'irremplaçable, que le chercheur qui la prononce – au-delà de la seule communauté de ses pairs – est placé devant l'histoire. Quand l'œuvre est achevée (ou sur le point de l'être, ce qui est en général le cas des lauréats du Nobel) qu'en dire? En quoi réside l'essentiel, ce très peu mais si important et qu'il faut faire tenir dans les quelques minutes et la vingtaine de pages en quoi consiste une allocution Nobel?

Confrontée à cet exercice, que nous dit Elinor Ostrom? Qu'entend-elle que nous retenions de dizaines d'années de labeur, de travaux de terrains, en Californie, au Népal, en Suisse, dans presque toutes les forêts du monde..., ainsi que des centaines de collaborations et de confrontations scientifiques qu'elle a développée avec ses pair·e·s.

Si nous nous concentrons sur l'essentiel, et malgré le caractère souvent technique du texte de l'allocution, tout tient en quelques propositions simples.

Le premier des messages qu'Ostrom nous adresse consiste à soutenir que *le point de départ de la théorie économique dominante n'est pas acceptable*. Le modèle de départ : un monde constitué de deux catégories de biens (privés/publics), auxquels on fait correspondre deux principes d'organisation et modes de coordination (par le marché ou par l'État), est en effet un cadre de référence par trop simplificateur. Si l'on ajoute à cela l'hypothèse, incluse dans ce modèle, du comportement d'un agent « rationnel » et parfait calculateur, alors la simplification atteint sa caricature. Et rien, ou pas grand-chose d'utile à la connaissance des sociétés humaines telles qu'elles fonctionnent véritablement, ne peut être dérivé de telles prémisses.

De là découle le plaidoyer d'Ostrom pour un élargissement et une extension de ce cadre de référence afin de le rendre opératoire et cohérent avec la complexité des réalités observables. Ostrom nous rappelle ici, que formée elle-même dans sa jeunesse à l'étude d'industries de services publics décentralisés (les services de police ou la gestion et la distribution de l'eau en Californie), tout la prédisposait à voir et comprendre qu'au moins une catégorie nouvelle de biens devait être prise en compte. Ces biens qu'elle désigne comme des « réservoirs communs de ressources » (CPR – *Common Pool Resources*) sont caractérisés comme des systèmes de ressources dont la particularité est qu'il est très coûteux voire impossible d'exclure des prétendants de leur accès ou de leur bénéfice. Ainsi relèvent de réservoirs communs de ressources, des ressources qui se présentent comme « naturellement » jointes (les poissons d'un lac, le gibier d'une forêt, l'herbe d'un pâturage ou encore l'atmosphère). Mais tout autant prévient-elle, est un réservoir commun de ressources un système construit par la main de l'homme (*men made*) tel par exemple un système d'irrigation qui alimente en eau une plaine ou un espace de culture².

C'est à partir et autour de ce nouvel objet et de la manière dont il est ou peut être administré et géré qu'Ostrom choisit de présenter lors de son allocution ce qui lui paraît constituer sa contribution fondamentale : avoir (avec ses nombreux collaborateurs et au cours d'années de labeur) élaboré l'IAD (*Institutional Analysis & Development framework*), un cadre d'analyse permettant de faire « tenir ensemble » les trois séries d'éléments de base qui constituent toute réalité complexe ainsi que les relations qui les lient. Suivant l'approche proposée, seule la prise en compte conjointe de trois séries d'éléments : (i) les « conditions biophysiques » ; (ii) les « attributs des communautés » ; et (iii) les règles en usage (*rules in use*) permet de rendre compte de situations réelles dans un monde où les individus ne sont

pas mus uniquement par des intérêts égoïstes, communiquent entre eux et souvent délibèrent avant de s'engager dans l'action³. On a souvent noté qu'en donnant ainsi toute leur importance aux règles (et notamment à celles qui émergent directement des relations que les acteurs entretiennent entre eux comme avec les biens et les choses), Ostrom, de la manière la plus claire, s'ancre dans la tradition d'analyse institutionnaliste. Une tradition d'ailleurs hautement revendiquée par elle puisqu'au titre de ses références et inspirations elle cite avec insistance John R. Commons, le grand fondateur de l'école institutionnaliste américaine. Mais on n'a sans doute pas assez pointé ce qui constitue pourtant à notre sens la vraie nouveauté et le véritable apport de la méthodologie proposée. Au-delà des hypothèses de comportement des contextes et des règles, (qui sont codifiés dans les « blocs » (ii) et (iii), rappelés plus haut), l'IAD a ceci en propre et de particulier d'introduire un ensemble de variables qui ont trait aux caractéristiques « biophysiques » c'est-à-dire aussi « écosystémiques » des réalités dont le cadre d'analyse cherche à rendre compte.

Le cadre méthodologique ainsi élargi et étendu à la prise en compte des conditions biophysiques, des communautés et des règles, la question que se pose alors Ostrom est celle de savoir si, et à quelles conditions, les individus peuvent échapper aux « dilemmes sociaux », c'est-à-dire à la course à la surexploitation et à la prédation à laquelle les condamnerait la poursuite égoïste de leurs intérêts⁴. L'objectif ici est de contrer la thèse fameuse de Garrett Hardin relative à la « tragédie des communs ». Selon celle-ci, telle qu'exposée dans son fameux article publié en 1968 dans la revue *Science*⁵, toute ressource commune ne peut que donner lieu à surexploitation et conduire à son épuisement rapide, et seule la propriété privée exclusive ou la propriété publique peuvent permettre d'échapper à ce dilemme. Dans cette vision des choses présentée par Hardin (comme avec lui par toute l'école des droits dite « des droits de

propriété») les agents posés comme «rationnels» et mus par leurs intérêts individuels cherchent, chacun de leur côté, à exploiter l'aubaine que constitue une ressource «ouverte»; de ce fait même ils conduiront rapidement à la destruction de la ressource considérée⁶.

C'est au cours de la réflexion sur la manière de gérer les réservoirs communs de ressources (CPR) et en opposition aux constructions intellectuelles de Hardin, qu'Ostrom expose ce qui constitue sans doute l'ensemble de ses résultats les plus marquants⁷. Non, répond-elle à Garrett Hardin, un réservoir commun de ressources n'est nullement condamné à la surexploitation. Tout dépendra soutient-elle des formes sociales d'usage des ressources – et notamment des formes de propriété – qui se nouent entre acteurs autour de la ressource. Car, en matière de propriété tout ne se ramène pas comme le soutient Hardin (et avec lui toute la tradition néo-classique en économie) à l'opposition public/privé. La propriété, soutient Ostrom reprenant en cela des travaux antérieurs et notamment ceux de John Commons, doit être analysée comme un «faisceau de droits» (*bundle of rights*) et dans ce cadre, les droits d'usage (pour l'essentiel des droits d'accès et de prélèvement) peuvent être fixés et distribués de manière telle que chacun puisse retirer une jouissance de la ressource partagée, sans que cela ne compromette en rien son intégrité et sa préservation à long terme⁸. Le fait que les acteurs, communiquent, échangent et délibèrent (contrairement aux hypothèses postulées par la théorie du choix rationnel) leur permet, au cours d'apprentissages multiples, d'élaborer des règles d'usages garantissant tout à la fois la jouissance partagée de la ressource et sa préservation à long terme. Dans son allocution, elle affirme, contrairement à ce qui est postulé par la théorie standard, que : «*les sujets coopèrent bien plus souvent que prévu; la "discussion informelle" les pousse à coopérer davantage et ils sont prêts à investir pour sanctionner les "passagers clandestins"*»⁹. Ainsi s'élaborent des gouvernances «polycentriques» hors

des mécanismes de marché ou de la régulation étatique, sur la base de communautés qui génèrent leurs propres règles de gouvernement.

Rien pourtant ici n'est définitivement garanti, précise encore Ostrom. Car tout dépend de la qualité de ces règles, et de la capacité des participants à les faire évoluer lorsque les circonstances changent et exigent des ajustements. Les principes qui garantissent une « bonne gouvernance » de la ressource sont regroupés sous huit titres que Ostrom présente comme constituant huit principes directeurs (*design principles*). Dans l'ensemble des études de terrain qu'elle a menées, le respect de ces principes – ce qui suppose des formes de gouvernance appropriées – conditionne la pérennité de la ressource¹⁰.

D'une certaine manière, avec les propositions que l'on vient de rapporter, l'essentiel est dit. Le cadre d'analyse revu et enrichi qu'Ostrom appelait de ses vœux et qui a nom IAD (*Institutional Analysis & Development framework*), va se révéler, conformément aux attentes qui ont suscité son élaboration, capable de rendre compte de situations complexes, dans lesquelles la gouvernance ne s'effectue pas sous l'égide d'un opérateur unique (le marché, l'État), mais de manière décentralisée et polycentrique. Au-delà des prémisses du modèle canonique qui sert de référence de l'école néoclassique, qui postulent un monde caricatural (deux types biens, deux modes de coordination, un seul type d'agent dont le comportement est postulé « rationnel »), un modèle de monde « réel » complexe et géré de façon polycentrique est possible. L'IAD en fournit la démonstration.

Expression de la rigueur d'Ostrom, la suite de son allocation de Stockholm est consacrée à rappeler comment le cadre d'analyse de l'IAD, modélisé et testé avec les instruments de l'économie expérimentale, a aussi été confronté à des nombreuses enquêtes de terrain (au Népal pour les systèmes d'irrigation, un peu partout dans le monde pour les forêts...), ce qui a permis de l'enrichir et le préciser. Les der-

nières sections enfin que nous ne retiendrons pas ici traitent de l'état actuel de son programme de recherche et de quelques-unes de ses implications en matière de politique économique.

Un mot cependant pour conclure cette section. De l'institutionnalisme affirmé d'Ostrom, et plus précisément de l'IAD comme méthodologie d'analyse, que retenir? Car comme la discussion à laquelle ses travaux ont donné lieu l'a montré, ici rien n'est simple. Pour s'en tenir à l'accueil réservé en France à sa contribution, deux points de vue s'opposent. Le premier, avancé par Jean-Pierre Chanteau et Agnès Labrousse¹¹ (2013), interprète Ostrom comme «*une variante de l'institutionnalisme historique*», – celui de John Commons – auquel au demeurant comme on l'a vu Ostrom elle-même se réfère. Selon ces auteurs «*le rôle des règles et des normes, l'approche généalogique et non-fonctionnaliste, la rationalité et les régularités socialement situées, les jeux d'échelle, le réalisme critique et la réflexivité du chercheur inscrivent pour nous l'institutionnalisme pratiqué par Ostrom dans l'institutionnalisme historique, jusque dans l'usage heuristique de modèles habituellement rangés dans la panoplie standard (modèles de la théorie des jeux)*». Pour Chanteau et Labrousse donc, au-delà des effets de miroirs, Ostrom, bien qu'à sa manière propre, est solidement ancrée dans l'approche institutionnaliste historique.

Très réservé sur ce point, Olivier Weinstein pointe au contraire les proximités – incontestables par ailleurs – d'Ostrom avec l'école du *public choice* et plus généralement avec la tradition libérale américaine. La thèse suggérée par Weinstein est que Ostrom établirait les fondements d'une sorte de «*théorème de Coase généralisé*». Entendant par là que ses élaborations permettraient de montrer qu'en situation de dilemme social, laisser les acteurs se concerter et passer contrat entre eux aboutira le plus souvent à des situations plus robustes et mieux acceptées que si l'on laissait faire le marché ou que l'on donnait la main à l'État¹².

Cette thèse, appliquée à Ostrom, outre qu'elle apparaît pertinente, permet aussi d'expliquer ce lancinant rappel que fait Ostrom de sa recherche de solutions « hors du marché et de l'État », thème qu'elle a encore choisi de placer en titre de son discours de Stockholm.

Pourtant si l'on se penche sur le détail de son IAD, comme sur nombre des analyses qu'elle a livrées, force est de constater que des éléments méthodologiques relevant de l'institutionnalisme historique sont bien présents et tiennent souvent une place de choix. C'est la raison pour laquelle nous serions tentés pour notre part de dire que l'IAD, ne peut être réduit au cadre néo-intentionnaliste forgé par Williamson, pas plus qu'il ne peut être considéré comme conçu pour favoriser l'établissement d'un théorème de Coase généralisé. Ainsi convient-il de noter que les agents au sein de l'IAD ne sont ni « rationnels » ni « opportunistes » comme chez les néoinstitutionnalistes, mais mus par des *habits* et des *rules of thumbs*¹³. À l'inverse, le primat incontestable donné aux « accords » entre acteurs, leur capacité à reproduire des solutions « émergeant » de leurs propres interactions, ne permettent pas de traiter la méthodologie prônée par Ostrom comme une variante du vieil institutionnalisme. En somme, serait-on tenté de soutenir, *qu'avec l'IAD Ostrom aurait produit une sorte de corpus intermédiaire placé entre Coase et le vieil institutionnalisme, ce qui en ferait un institutionnalisme d'un type nouveau et original, empruntant à la fois à l'individualisme et au holisme*. Et peut-être que l'originalité de cette méthode « hol-individualiste » serait ce qui constitue l'un des traits propres et distinctifs de l'IAD.

Nous disons bien *l'un des traits propres et distinctifs de l'IAD*. Car ce qui nous semble constituer une autre originalité de l'IAD, et pour tout dire ce en quoi elle se distingue véritablement, c'est l'importance accordée à l'écologie et aux dimensions écosystémiques des situations à observer. C'est ici en effet le lieu de rappeler, comme nous l'avons déjà souligné, que dans les trois « blocs » désignés par l'IAD comme

devant être pris en compte dans toute analyse d'une situation de réservoir commun de ressources, le premier a trait aux « conditions biophysiques ». Ce point nous paraît décisif, et constitue selon nous l'apport vrai et ultime d'Ostrom et de son IAD. Car derrière cette préoccupation de prise en compte des variables écologiques et écosystémiques, il y a également celle d'interroger la soutenabilité des systèmes mis sous examen. Ce qu'Ostrom a formalisé sous le nom de *design principles* et qui restera comme une de ses contributions essentielles à la théorie des communs, est directement centré sur la question de l'identification des facteurs permettant d'évaluer la soutenabilité des CPR à partir des règles de gouvernance qui leur sont associées. La recherche de la mise en évidence des relations entre « conditions écologiques » et systèmes de règles dans lesquelles les ensembles écologiques sont saisis, avec le souci d'évaluer dans quelles mesures ces relations (et ces règles) permettent ou non d'envisager la soutenabilité des systèmes considérés est au cœur de l'IAD. Ceci explique aussi sans doute le nom (plutôt étrange) donné à la méthodologie IAD qu'on peut donc traduire comme « Analyse Institutionnelle et du Développement ». En effet, au-delà des présupposés institutionnels qu'affiche la méthode, le « et du Développement » installé dans le titre, est là pour rappeler que la méthode a été conçue pour évaluer, non les seules relations entre éléments mais aussi le développement, la dynamique des systèmes mis sous examen, et partant leur soutenabilité.

Du coup, consciente de l'originalité de la construction qu'elle propose – *lier dans une même approche variables institutionnelles et écologiques, et le faire dans le souci d'évaluer l'évolution dynamique des objets considérés et leur soutenabilité* – on comprend mieux pourquoi Ostrom accorde tant d'importance à la méthode de l'IAD et pourquoi finalement c'est d'elle avant tout qu'elle a choisi de traiter dans son allocution Nobel¹⁴. Que cette approche se révèle ou non entièrement appropriée à son objet, l'IAD doit être entendue et

comprise pour ce qu'elle est : une tentative pionnière et une pierre blanche sur un chemin qui est pour les chercheurs d'aujourd'hui un défi majeur. Car il ne s'agit de rien moins, à l'âge de l'anthropocène, que de concevoir des méthodologies permettant de traiter des relations entre hommes et nature au sein d'écosystèmes dans lesquels tout ou partie des éléments qui les constituent sont pour les communautés qui les habitent des « ressources » dont il faut garantir la reproduction à long terme au sein des écosystèmes considérés, en même temps que celles des communautés concernées. Cette préoccupation remarquable de l'œuvre d'Ostrom de placer l'écologie au cœur de sa démarche et de ses analyses, est ce qui en fait, pour longtemps, une autrice moderne.

Ostrom au-delà d'Ostrom : les communs et leurs futurs

Quelque importantes qu'elles soient – et nous espérons avoir montré pourquoi elles le sont tant aux yeux d'Ostrom elle-même – les questions méthodologiques et la formulation de l'IAD ne sont pas ce par quoi Ostrom a acquis une renommée mondiale et ce pour quoi, sans doute aucun, elle passera à l'histoire. Selon toute probabilité en effet *le nom d'Ostrom restera attaché au fait que c'est par et à travers elle que le thème des communs – et au-delà comme le verra celui connexe des biens communs – a fait son grand retour.* C'est de cela que nous voulons maintenant rendre compte.

Concernant la théorie des communs les choses se sont faites par élargissements successifs

Tout commence ici, comme le rappelle Ostrom elle-même dans son discours de Stockholm, à la conférence d'Annapolis en 1983 consacrée à l'étude des causes de la dégradation des terres cultivables en zone tropicale. C'est au cours des travaux de cette conférence tenue à l'initiative du NRC¹⁵ et dont Ostrom était chargée de formuler les conclusions, que se fait jour une distinction de base entre les no-

Une vie de

Elinor Ostrom



Elinor et Vincent Ostrom pendant WOW₃
(Workshop on the Workshop), 2004.

recherche

Je suis née le 7 août 1933 à Los Angeles, en Californie, et j'ai grandi pendant la Grande Dépression. Par chance, notre maison avait un grand jardin où nous avons pu planter des arbres fruitiers et installer un potager. J'ai appris à faire pousser des légumes et à mettre abricots et pêches en bocaux pendant les mois d'été. Durant la Seconde Guerre mondiale, j'ai également appris à tricoter des écharpes pour nos « jeunes hommes au combat ». J'ai passé mon enfance à apprendre et à pratiquer les activités d'une jeune fille du siècle dernier. Pour me divertir, ma principale activité était la natation, et j'ai rapidement rejoint une équipe sportive et participé à des compétitions jusqu'à donner des cours pour mettre de l'argent de côté afin de pouvoir aller à l'université.

Puisque notre maison de Los Angeles se trouvait juste en dessous de Beverly Hills, ma mère s'est arrangée pour m'envoyer au lycée à Beverly Hills High School. On m'y a encouragée à rejoindre l'équipe de plaidoirie du lycée lorsque j'étais en première, ce qui m'a permis de participer activement à des compétitions dans toute la Californie. Apprendre à débattre a forgé très tôt ma manière de penser.

On nous apprenait qu'il y avait toujours au minimum deux points de vue sur les questions de politiques publiques, et qu'il fallait connaître les arguments en faveur de chacun ces deux points de vue et apprendre à critiquer également ces deux points de vue. Pour moi, c'était important d'être membre d'équipes, que ce soit pour les plaidoiries ou pour la natation.

Bien que ce ne soit pas facile d'être une enfant pauvre dans une école de riches, cela m'a permis ultérieurement de voir les choses sous un autre angle. Puisque 90 % des élèves de Beverly Hills High School allaient ensuite à l'université, il m'est apparu alors que c'était une chose « normale » au sortir du lycée. Même si personne dans ma famille proche n'avait jamais été à l'université, j'ai décidé d'y poursuivre mes études. De son côté, ma mère ne voyait pas de raison de me soutenir financièrement pendant des années à l'université, puisque ses propres parents ne l'avaient aidée que jusqu'à la fin du lycée. Heureusement, les frais de scolarité à l'UCLA étaient à l'époque extrêmement bas. J'ai travaillé à la bibliothèque, dans une boutique bon marché, et à la librairie du campus. J'ai ainsi pu obtenir ma licence sans avoir à contracter d'emprunt. J'ai pris des cours dans différentes sciences sociales et j'ai obtenu mon diplôme en trois ans en suivant de nombreux cours d'été et en prenant des unités de valeurs supplémentaires. À la fin de mon premier cycle, j'ai donc terminé mon premier cycle avec une licence en économie (*Freshmen Economics*).

Quand j'ai commencé à chercher un travail après mon diplôme, j'ai été fort choquée de constater que la première question des employeurs potentiels concernait mes compétences en sténodactylo. À l'époque, on considérait qu'une femme ne pouvait être que secrétaire, institutrice ou encore professeure de collège ou de lycée. J'ai alors commencé à apprendre la sténographie par correspondance, une technique que je n'avais jamais utilisée pour mes cours, mais qui s'est avéré très utile plus tard pour noter les entretiens

dans mes projets de recherche. Heureusement, après un an d'expérience en tant que commis à l'export dans une grande entreprise, j'ai obtenu un travail en tant que directrice adjointe du personnel dans une entreprise qui n'avait jamais embauché de femme pour un autre poste que secrétaire. Je pense que cette expérience, qui m'a permis d'obtenir un bon poste très jeune, m'a aidée ensuite lorsque j'ai commencé à envisager reprendre des cours de master puis à postuler comme assistante de recherche et entamer un doctorat. J'ai appris à ne pas prendre un refus initial comme s'il s'agissait d'un obstacle permanent au développement de mes projets.

Mes premières rencontres avec le département d'économie de l'UCLA dans le but de préparer un doctorat en sciences économiques ont été assez décourageantes. Je n'avais pas suivi de cours de mathématiques en licence, principalement parce qu'au lycée, en tant que femme, on m'avait incitée à ne pas suivre de cours au-delà de l'algèbre et de la géométrie de base. Même si le département d'économie voulait bien me prendre pour une mineure en économie si je souhaitais poursuivre dans un autre doctorat, ils ne souhaitaient pas que celui-ci soit en économie. Le département des sciences politiques était également sceptique, car à l'époque ils considéraient que seul une petite université de province accepterait d'embaucher une femme ayant une thèse. Ce qui n'était pas un bon placement pour la réputation du département de l'UCLA. Cependant, j'ai été admise dans une classe de 40 élèves, dont trois femmes. Après le début des cours, on nous a dit que la faculté avait eu une réunion très houleuse durant laquelle les membres avaient fortement critiqué le comité départemental pour avoir admis des femmes et leur avoir offert un travail d'assistantes. Heureusement, les collègues masculins de nos cours étaient sympathiques et nous ont toutes encouragées à poursuivre le programme.

Au cours de mon master, j'ai fait partie d'une équipe de recherche qui étudiait l'industrie hydraulique dans le sud

de la Californie, se basant sur des hypothèses de recherche initiales portées par Vincent Ostrom, Charles Tiebout et Robert Warren (1961). Plusieurs étudiants en master travaillant sur ce projet se sont consacrés à l'analyse de l'économie politique d'un ensemble de bassins-versants de Californie du sud. Pour ma part j'ai suivi l'étude du bassin de l'ouest, qui approvisionnait de nombreuses villes sur toute la côte Pacifique, notamment une partie de la ville de Los Angeles et de son district. Sans savoir que j'étudiais un problème de réservoir commun de ressources, je me suis néanmoins familiarisée avec le type de questions soulevées par la gestion d'une ressource partagée par les usagers.

Ce n'est qu'après avoir soutenu ma thèse en 1965 que l'article de Garrett Hardin sur « La Tragédie des Communs » a été publié dans *Science*, et qu'est paru le livre de Mancur Olson *La Logique de l'Action Collective*. En 1965, Vincent a obtenu une position intéressante de professeur à plein temps à l'Université de l'Indiana, à Bloomington. Je l'ai accompagné, puisqu'à l'époque il était difficile pour quelque département que ce soit d'embaucher une femme. Heureusement, peu après, le département des Sciences Politiques a eu besoin d'un enseignant pour le cours d'Introduction au Gouvernement des États-Unis les mardis, jeudi et samedi matin à 7h30. Ils m'ont alors offert un poste d'Assistante Vacataire. Après un an d'enseignement aux premières années, ils m'ont demandé si je voulais devenir Directeur des études d'un master, et m'ont offert un poste permanent.

Les quinze premières années de ma carrière de recherche à l'université de l'Indiana se sont concentrées sur l'étude de plusieurs services de police dans tous les États-Unis. Malheureusement, de nombreux universitaires considéraient que l'existence de plusieurs unités servant une même zone urbaine engendrerait une distribution chaotique des services. On ne peut pas dire que tous les arrangements entre services étaient forcément efficaces, mais ceux que nous étudions dans les zones urbaines étaient

bien plus efficaces que ce que suggérait cette critique universitaire. Nous n'avons jamais observé un département de police avec plus de 100 agents qui soit plus efficace qu'un département de taille petite ou moyenne (25 à 50 agents) pour réaliser les services de terrain tels que les patrouilles, la circulation, le service d'accueil ou les enquêtes criminelles.

Après quinze ans de recherches approfondies sur la structure et les performances des services de police, je me suis replongée dans l'étude des communs, mais cette fois en sachant nommer correctement mon sujet d'étude. Au milieu des années 1980, le National Research Council a créé un comité spécial pour synthétiser l'ensemble des recherches empiriques menées au sujet des réservoirs communs de ressources. Les universitaires ont commencé à s'apercevoir qu'il existait un grand nombre de recherches sur ce sujet mais qu'elles étaient dispersées par discipline, par secteur et par région. En conséquence, les chercheurs qui étudiaient l'industrie de la pêche en Afrique ne connaissaient rien des études menées sur les autres ressources du continent. S'ils étaient sociologues, ils n'étaient pas au courant de ce que faisaient les économistes, et vice versa. En participant au comité du NRC, et en voyant l'immense quantité de recherches qui avaient été menées mais pas synthétisées, j'ai appris une leçon capitale. La manière dont nous organisons dorénavant l'université aux États-Unis fragmente trop la connaissance. Non seulement nous sommes divisés par discipline, mais également par les méthodes de recherche. Les économistes qui s'appuient sur des données statistiques à l'échelle nationale critiquent ceux qui font de la recherche expérimentale de laboratoire pour tester leurs théories. Les universitaires qui pratiquent la recherche de terrain sont critiques de toutes les autres méthodes.

Au début des années 1970, j'ai eu la chance de pouvoir établir, avec Vincent Ostrom, un centre de recherche effi-

cace fonctionnant sur une autre base philosophique. Vincent l'a nommé l'Atelier de Théorie et d'Analyse Politique. Il estimait que le terme « d'atelier » correspondait pleinement à sa vision philosophique de la science comme une forme d'artisanat (V. Ostrom 1980). La logique de notre Atelier a toujours été de réunir un groupe d'universitaires en économie, en sciences politiques et dans d'autres disciplines afin qu'ils travaillent ensemble pour tenter de comprendre comment les arrangements institutionnels affectent les comportements et les résultats dans diverses situations politiques, écologiques, sociales ou économiques. Nous nous sommes intéressés en profondeur à la façon dont les arrangements institutionnels affectaient les performances des services de police urbaine, les systèmes d'irrigation, ou les ressources forestières.

La philosophie de l'Atelier a imprégné un vaste programme international lancé au début des années 1990. L'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO) souhaitait organiser une collecte d'information systématique sur l'état des forêts et sur les arrangements mis en place pour leur gouvernance, et leurs conséquences sur les vies des populations locales et la qualité et productivité des forêts. Nous pensions qu'il n'était guère approprié que les universitaires des États-Unis prennent l'avion pour réunir des données dans divers pays. Nous avons alors développé un réseau collaboratif où les travaux étaient menés par les universitaires du pays, spécialisés dans l'étude des forêts, tant du point de vue biologique que de leur gestion. Dans chaque centre nous avons mis en place des formations pour un groupe moteur afin qu'ils utilisent les techniques de collecte des données que nous avons perfectionnées au fil des ans. Nous avons encouragé les universitaires à se réunir au niveau régional pour discuter méthode et stratégie. Ce réseau mondial se réunissait tous les deux ans et nous avons découvert que nous avons toujours à apprendre les uns des autres.

La stratégie générale que nous avons utilisée est décrite de manière approfondie dans Poteete, Janssen & Ostrom (2010). Si une recherche peut être faite depuis une chaise de bibliothèque dans son université, alors nul besoin de développer l'équivalent de l'Atelier. En effet, si l'on cherche à comprendre et à vérifier des théories sur le terrain et en laboratoire d'expérimentation, et si l'on veut mener des études approfondies des divers arrangements institutionnels autour du monde, alors, pour faire avancer la science, il est crucial de travailler de concert avec des collègues se trouvant dans des endroits différents et à des moments différents de leur carrière ■

Références :

- Ostrom, Vincent (1980), «Artisanship and artifact», *Public Administration Review* 40(4): 309-17.
- Ostrom, Vincent, Charles M. Tiebout & Robert L. Warren (1961), «The organization of government in metropolitan areas: A theoretical inquiry», *American Political Science Review* 55(4): 831-42.
- Poteete, Amy, Marco Janssen & Elinor Ostrom (2010), *Working Together: Collective Action, the Commons, and Multiple Methods in Practice*. Princeton, NJ: Princeton University Press.

Colophon

Cet ouvrage de la collection **interventions** a été composé avec des logiciels et typographies libres. La mise en page est réalisée en html, css et javascript avec le framework Paged.js (<https://www.pagedmedia.org/>), avec un grand merci à Julie Blanc pour son aide.

Les typographies utilisées sont Chunk Five de Meredith Mandel (<http://www.theleagueofmoveabletype.com/>), Zilla Slab de Peter Bilák & Nikola Djurek (<https://www.typotheque.com/>) et Cousine de Steve Matteson.

Il n'y a qu'une lettre entre le livre et le libre et nous espérons que nos lecteurs nous pardonneront les quelques limitations typographiques rencontrées pour ce volume. Suivre cette collection, ce sera donc suivre les progrès de cette méthode libre de mise en page de livres.

Imprimé en France par Laballery à Clamecy (58)

N° d'impression : 1234567890

Achévé d'imprimer en janvier 2020

Dépôt légal janvier 2020

ISBN 978-2-915825-99-2

<https://cfeditions.com>

Elinor Ostrom

Discours de Stockholm

En réception du Nobel d'économie 2009

Préface de Benjamin Coriat

Traduit de l'anglais par Jay Demazière et Hervé Le Crosnier

*« Un aspect central de toute politique publique devrait être de faciliter le développement d'institutions tirant parti de ce qu'il y a de meilleur chez les êtres humains. »**

Elinor Ostrom est mondialement reconnue pour son travail sur les communs. Relire ou découvrir son discours d'acceptation du Nobel d'économie de 2009 montre combien sa vision à la fois écologique et sociale ouvre des perspectives actuelles. Elle a su critiquer les modèles de l'économie dominante et mobiliser son savoir scientifique issu du terrain au profit d'une vision humaniste.

Dans sa préface, Benjamin Coriat remet en perspective les travaux d'Elinor Ostrom au sein des recherches actuelles sur les communs.

**Elinor Ostrom, Au-delà des marchés et des États : la gouvernance polycentrique des systèmes économiques.*

Elinor Ostrom (1933-2012) était politiste et économiste. Ses travaux à l'université d'Indiana à Bloomington portent sur les études des cas réels de réservoirs communs de ressources. Elle fut la première femme à obtenir le Nobel d'économie en 2009.

Benjamin Coriat est professeur d'économie, spécialiste des communs, à l'université Paris 13.

16 € – imprimé en France
ISBN 978-2-915825-98-5
<https://cfeditions.com>



9 782915 825985